BIBLIOTHÈQUE
de M.
VIVÈS, J.h-B.in,
P. C. Paris.
1848.

PERKINS LIBRARY
Duke University

Rare Books

First Edn.

NB - p. 57 cancel leaf, with amusing note on R verso

Beijers 110 Praz. 400-1

coll. compl. D5
54 emblèmes

D7

115. Le Moyne, Pierre. DEVISES HEROIQUES ET MORALES. With 54 engraved plates. 4to, old morocco. Paris, Courbé, 1649. $175.00

First edition of Le Moyne's first work. He divides emblematic devices into two groups: the heroic and the moral. "Les Héroiques sont des êloges d'un mot & d'une figure; & ont esté faites pour des Personnes de condition & de vertu éminente. Les secondes, qui sont les Morales, sont des leçons abrégées; & comme ie l'ay ouy dire, des dogmes par extrait, & une philosophie en essences."

Praz 400–401.

fautes de pagination. Il y a deux pp. chiffrées 57
et de plus il ne faut supposer aucun N° à la p. intermé.
diaire

+ Voir à Privilège en tête des Poesies, 1650, 4°, pour chaque volume, et la permission du Provincial de Limosin, sept. 1649.

DEVISES HEROIQVES ET MORALES.

DV P. PIERRE LE MOINE,
de la Compagnie de IESVS.

A PARIS,
Chez AVGVSTIN COVRBE', dans la petite Salle du Palais à la Palme.

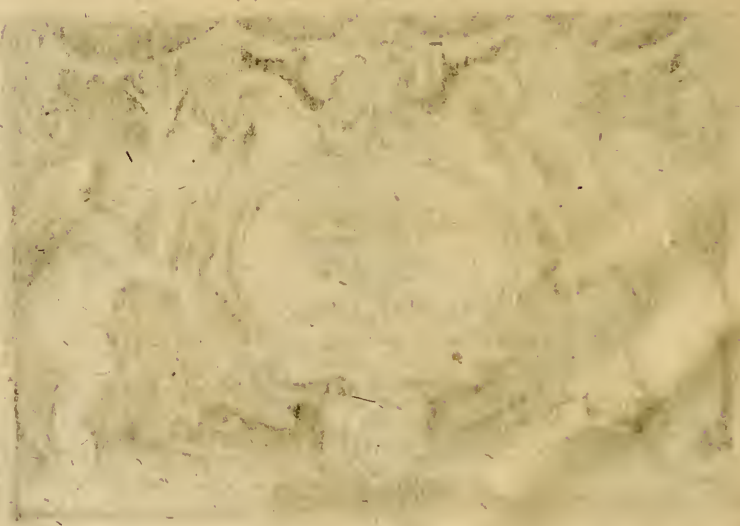
M. DC. XLIX.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

JOSEPH BENJAMIN VIVÈS

HEROIQVES

ET

MORALES.



D7
RBR
L559D

L'IMPRIMEVR AV LECTEVR.

LECTEVR, ie te donne icy en vn corps, ce que tu as peut-estre déja veû par pieces. Le preſent n'en eſt pas moins nouueau, ny ne t'en doit eſtre moins agreable. Et ſi des parties ſeparées & en deſordre, ont pû tenter la conſcience d'vn Inconnu qui ſe les eſt attribuées; il eſt à croire, qu'vn corps iuſte & regulier, accompagné de ſens & d'eſprit, & paré meſme de la main des Muſes, ne ſe trouuera pas indigne de ton eſtime. Ce corps eſt diuiſé en deux parties, ſelon les deux differentes eſpeces de Deuiſes qui le compoſent. Les premieres qui ſont

les Heroïques, ſont des eloges d'vn mot & d'vne figure ; & ont eſté faites pour des Perſonnes de condition & de vertu eminente. Les ſecondes, qui ſont les Morales, ſont des leçons abregées; & comme ie l'ay oüy dire, des dogmes par extrait, & vne Philoſophie en eſſences. Au reſte, parce que la Deuiſe, qui eſt vne Similitude ſuſpenduë & ſans attache, peut ſouffrir autant de ſens differens, qu'elle ſouffre de conuenances; on a trouué à propos de t'interpreter celles-cy ; & d'arreſter par vne courte explication, la ſimilitude qui eſt vague & comme imparfaite dans la Deuiſe. Par là tu ſeras ſoulagé de la peine d'aller chercher de fauſſes interpretations au loin ; & tu auras la ſatisfaction de voir en meſme temps & tout d'vne veuë, le tableau & le ſujet, la copie & l'original. Encore te faut-il dire vn mot de l'artifice des vers adiouſtez à ces Deuiſes. Ce n'en ſont pas de ſimples interpretations ; ce ſont pluſtoſt d'autres Deui-

ſes mieux marquées & plus eſtenduës, plus diſtinctes & plus acheuées que les premieres. Ce ſont des images à deux faces, & des portraits qui ont deux viſées: & comme ils regardent de front le ſymbole qu'ils expliquent; ils regardent auſſi de front & ſans détour, ou la perſonne ou le ſujet à qui s'aplique le ſymbole. Iuſques icy on ne s'eſtoit point auiſé, ny d'expliquer ainſi les Deuiſes, ny de les parer de la ſorte. Cét artifice ne te bleſſera point la veuë, ſi tu l'as aſſez inſtruite, & aſſez diſciplinée pour le connoiſtre: & tu auoüeras ie m'aſſure, qu'il eſt de ſemblables ouurages, comme des peintures en petit, & comme des deſſeins, qui ont tout l'eſprit des grands tableaux, & n'en ont pas la maſſe ny l'embarras.

ON a veû quelquefois des langes victorieuſes; & l'Hiſtoire parle auec merueille, d'vn de nos Roys, lequel eſtant porté en maillot à la teſte de ſes troupes, deffit vn party, & gagna vne bataille. La merueille n'a pas eſté moindre de nos iours, de voir vn cercueil couronné & des funerailles triomphantes: & l'Hiſtoire ne doit pas faire vn moindre recit du feu Roy, lequel abattit l'Eſpagne & la Flandre, qui s'eſtoient releuées à la nouuelle de ſa mort, & auoient eu la hardieſſe de venir violer ſa ſepulture. Cela ſe fit à la iournée de Rocroy, où ie ne voudrois pas dire que ſon Ombre combatit, comme vn Grec écrit que les Ombres des Soldats morts furent veuës combattre apres la bataille qu'Attila donna à Valentinian: mais ie puis dire, & il eſt vray, que ſa Fortune encore viuante y aſſiſta auec ſon Ame deſia glorieuſe: & que les Ennemis furent deffaits par ſa Reputation & par ſa Memoire, comme des chiens timides ſeroient chaſſez par la ſeule montre d'vn Lyon mort.

L'ombre du mort les chasse.

VAINQVEVR *sur la campagne, & sur*
les monts vainqueur,
Mon siecle ie remplis des marques de
mon cœur,
Et fus en tous les lieux suiuy de la Victoire.
La terreur de mon Nom reste encore apres moy;
Ma Fortune suruit auecque ma Memoire;
Et de mes Ennemis ma seule Ombre est l'effroy.

SI vn Saint Pere a donné du raiſonnement aux abeilles, on peut bien donner du courage & du conſeil au Roy des abeilles. Il eſt vray que c'eſt vn Roy qui n'a point de ſexe ny de couronne : mais il a toutes les bonnes qualitez du premier ſexe ; il a toutes celles qui donnent de la force & de la grace aux couronnes. Il eſt actif & vigilant ; il eſt laborieux & magnanime ; il a vne grandeur moderée & bienſeante ; il a vne authorité qui ſe fait obeïr ſans violence, & qui eſt efficace ſans aiguillon. Tout ſon regne eſt vn regne de douceur : ſes victoires meſmes ſont innocentes & toutes pures : & bien loin de piquer ſon petit peuple, il ne pique pas meſme ſes ennemis. Le ſymbole ne ſçauroit eſtre plus iuſte, pour repreſenter les vertus, les deuoirs, & les fonctions de la Princeſſe, qui par naiſſance ou par élection doit faire la charge du Prince.

Il eſt

Il eſt Roy de courage, & non de ſexe.

LA Nation que ie regente,
Eſt induſtrieuſe & vaillante,
Et de ſes Ennemis triomphe ſous mes loix:
La Victoire où ie ſuis ceſſe d'eſtre volage;
Et pour l'arreſter dauantage,
Si ie n'ay le ſexe des Roys,
I'en ay l'eſprit & le courage.

LA pleine Lune qui monte à la place du Soleil couché, & la garde à son successeur, faisant cependant comme vn iour moyen entre celuy qui n'est plus, & celuy qui n'est pas encore, est vn autre symbole des qualitez & des vertus que doit auoir la Princesse qui est esleuée au gouuernement des Peuples.

Quand elle eſt ſeule elle égale le Soleil.

IE tiens l'Hemiſphere à mon tour,
Mes rays font reuiure le iour;
Et la Nuit n'a pour moy ny tenebres ny voiles.
Mon corps à mon Ange eſt pareil:
I'embellis de mes feux la face des Eſtoiles,
Et fais quand ie ſuis ſeule autant que le Soleil.

ON a cent fois comparé les Peuples auec les vagues de la Mer: mais ie ne sçay si l'Eloquence qui gouuerne les Peuples, auoit encor esté comparée à cette Vertu superieure, à qui les Mers obeïssent. C'est la pensée de cette Deuise, où le Croissant & les Ondes tirées des Armes de M. le President de Mesmes, representent cette Magistrature d'esprit, & cette Souueraineté d'Eloquence, par laquelle il regne dans les Assemblées. Aussi a-t'on dit de luy qu'il estoit l'agreable Tyran des opinions; & que la violence de ses auis maintenoit le Droit & appuyoit la Iustice. On l'a veû sous le regne passé & sous le present, conseruer l'authorité du Prince par l'authorité de sa parole; on l'a veû émouuoir ou appaiser les Esprits selon les diuers besoins de l'Estat; & par là il a fait voir que les Particuliers ont leur empire aussi bien que les Souuerains, & que la Souueraineté la plus absoluë n'est pas touſiours celle de la Pourpre.

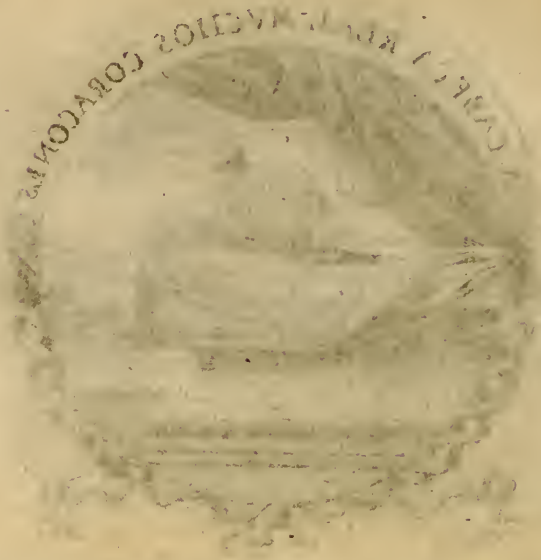
Elle l'appaiſe & l'émeut.

IE gouuerne d'icy le calme & la tempeſte,
Sous moy s'émeut le trouble, & le trouble s'arreſte;
A mon illuſtre frein la Mer ſouſmet ſes flots:
Et ſelon que le veut le beſoin du bas Monde,
Mon puiſſant eſprit fait de l'onde
Le mouuement & le repos.

LA Grenade qui eſt vne Reyne naturelle, eſt aux Roys & aux Reynes, vne leçon veritablement royale & naturelle. Elle a vne couronne, & des cœurs ſans nombre ſous cette Couronne : Et par là les Princes ſont aduertis, que la Couronne eſt vne charge ſi peſante, & que les deuoirs en ſont ſi diuers & en ſi grand nombre, que pour bien porter cette charge, & pour remplir dignement tous ces deuoirs, ils auroient beſoin de pluſieurs eſprits & de pluſieurs ames ; & que ſur tout, il leur faudroit autant de cœurs qu'ils ont de Suiets.

A teſte royale, pluſieurs cœurs.

MA naiſſance eſt auguſte & ma race royale,
A mon illuſtre ſang nul autre ne s'égale;
I'ay de la maieſté l'eſprit & la douceur;
D'vn rampart naturel ma force m'enuironne;
Et i'ay pour remplir ma Couronne,
Vne grande ame & plus d'vn cœur.



LE Phenix naiſt de la cendre de ſon pere bruſlé au Soleil ; & de cette cendre encore chaude luy vient cette inclination ſolaire, qui luy fait aimer le Soleil, & ſe tourner à ſa lumiere dés qu'il a les yeux ouuers & les aiſles libres. Ce ſymbole eſt noble & royal, & repreſente aſſez naturellement, l'inclination que le Roy encore enfant a euë apres le feu Roy ſon Pere, pour vne Perſonne illuſtre, dont la vertu eminente a long temps fait l'honneur de la Cour.

Et moy

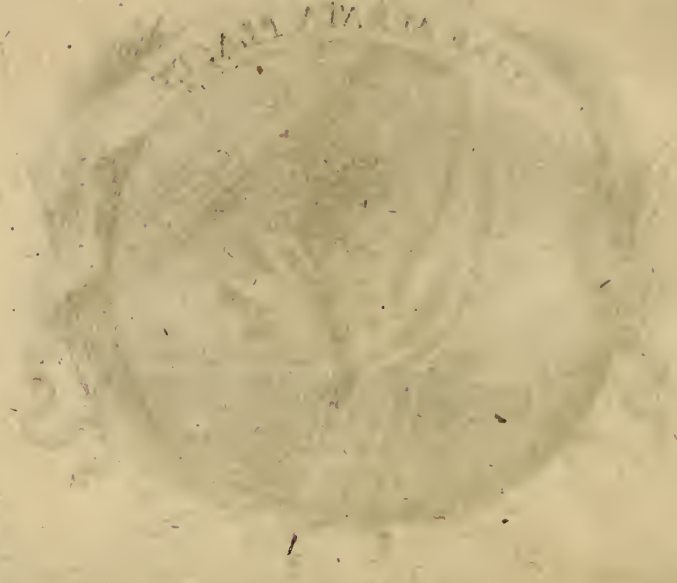
Et moy encore apres mon Pere.

QVE le feu de cét Aſtre eſt pur & glorieux!
Que le iour eſt puiſſant qu'il porte dans les yeux!
Et que ſon aſcendant eſt fort ſur l'Hemiſphere!
Mon cœur eſt à peine formé,
Et ſur les cendres de mon Pere,
Deſia de ſes rayons mon cœur eſt allumé.

TOVTES choſes ſont royales & ſouueraines en la Roſe; elle eſt douce & maieſtueuſe; elle eſt parée & modeſte; elle eſt belle & agreable, mais ſa beauté eſt pudique, & ſes graces ſont de bonne odeur. On n'y trouue à dire que ſes eſpines : mais outre qu'il falloit des gardes à vne Reyne; & que la pudeur & la beauté ne deuoient pas eſtre deſarmées & ſans deffence; ces armes ne luy oſtent rien de ſa douceur, & ſes graces n'en ſont point changées. Par là elle enſeigne, & aux Souueraines quelles armes ſont à leur vſage; & aux Vertueuſes quelles coleres & quelles ſeueritez ſont bienſeantes à leur ſexe.

Elle plaiſt quoy qu'elle ſoit armée.

MON ſang eſt noble & pur, & mon ame royale;
Nulle autre beauté ne m'égale,
A conioindre la pompe auecque la pudeur:
D'vn air de maieſté ma grace eſt animée;
Mon eſprit eſt de bonne odeur,
Et ie ne laiſſe pas de plaire eſtant armée.



LA Nature eſt accuſée d'auarice: elle ne donne ſes graces que par gouttes & l'vne apres l'autre: & ce n'eſt gueres ſa couſtume, d'enuoyer les fruits, qu'apres que les fleurs ſont paſſées. Cette auare neanmoins a ſes feſtes & ſes largeſſes; elle a auſſi bien que la Fortune ſes fauoris & ſes fauorites: & il ſe voit quelquefois des perſonnes priuilegiées, à qui par vne grace pareille à celle qu'elle fait aux Orangers, elle donne des fruits de Printemps, & des fleurs d'Autonne.

Il garde ſa fleur apres ſon fruit.

MES eſprits ſont doux & puiſſans;
Ie plais aux cœurs, ie plais aux ſens;
Mon ombre meſme eſt eſtimée:
Le Ciel eſt touſiours beau qui ſur ma teſte luit;
Sous moy la terre eſt parfumée,
Et ie garde ma fleur encore apres mon fruit.

LEs Morts ont touſiours eſté reſpectez ; & de tout temps on n'a eu guere moins de religion pour les Tombeaux que pour les Autels. Cette religion neanmoins a eſté violée en la perſonne du plus grand Miniſtre que la France ait eu : & pour parler en termes de deuiſe, ce Garde inuincible & infatigable, apres auoir courageuſement deffendu la maiſon & le voiſinage contre les vſurpateurs ; apres auoir chaſſé les Lyons, les Leopards & les Aigles, a eu le malheur à ſa mort, d'eſtre indignement rongé des gueſpes ; c'eſt le nom qu'on a donné à vne infinité de mauuaiſes Satires qui ſe ſont attacheés à ſa memoire.

Et autrefois i'eſtois craint des Lyons.

INFATIGABLE *garde & terrible chaſſeur,*
Aux loups, aux eſtrangers, aux voleurs i'ay fait peur,
Et du bruit de ma voix i'ay fait trembler la Terre.
Voyez où m'a reduit le caprice du Sort,
Moy qui défis Lyons & Leopards en guerre,
Ie me trouue rongé des gueſpes à la mort.

IE ne ſçay pas bien, ſi c'eſt l'éleuation des grands Hommes, ou leur agitation continuelle, qui trouble la veuë de leurs ſpectateurs : mais il eſt certain que leur grandeur ne ſe voit iamais toute entiere qu'apres leur mort. Le Miniſtre qui eſt repreſenté par cette colonne, a eu cela de commun auecque les autres; & ſoit qu'on le voye plus à l'aiſe & auecque moins de peine & moins d'enuie, depuis que la mort l'a abatu, ſoit qu'on ne luy trouue point de meſure ny de comparaiſon qui ne ſoit courte, ſa grandeur eſt mieux reconnuë maintenant & plus eſtimée qu'elle n'eſtoit durant ſa vie.

Ma chûte me fait paroiſtre plus grande.

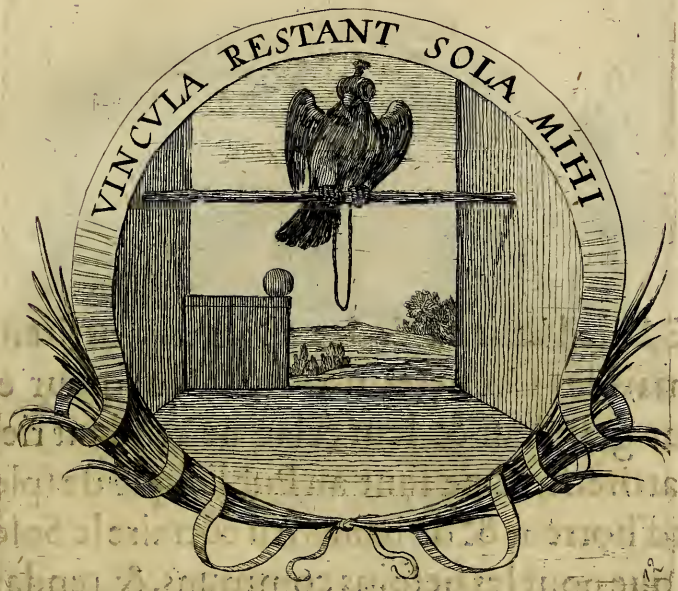
N'AGVERES *que i'auois la teſte dans les Cieux,*
Vne moitié de moy cachée aux meilleurs yeux,
Se perdoit dans la nuë auecque la lumiere:
Maintenant que ie ſuis à terre & ſans ſplendeur,
On me peut meſurer, on me voit toute entiere,
Et ma chûte fait mieux paroiſtre ma grandeur.

DEPVIS la Grecque, qui eut la hardieſſe de dire que Rome eſtoit l'Olimpe de la Terre, la Cour n'a iamais manqué de flateurs qui l'ont comparée au Ciel. Si c'eſt vn Ciel, comme ils diſent, c'eſt vn Ciel qui n'a point d'autre harmonie que le hazart & le tumulte, qui ne connoiſt point d'autre Dieu, & ne ſuit point d'autre intelligence que la Fortune. Non ſeulement auſſi il tombe des Cometes de ce Ciel; il en tombe encore des Eſtoiles: mais les Cometes n'en apportent que de la fumée; & les Eſtoiles qui en tombent, ſont ſuiuies de leur lumiere & de leur gloire. Telle fut il y a quelque temps la diſgrace d'vne Perſonne illuſtre, & qui a des Eſtoiles l'innocence, la pureté, & l'inclination à bien faire. Iamais elle ne fut plus lumineuſe ny plus regardée; & la Fortune meſme qui auoit eſté la perpetuelle riuale de ſa vertu, l'a reſpectée, & a conſenty à ſon éleuation depuis cette chûte.

Elle tombe ſuiuie d'vne grande lumiere.

DE la Scene illuſtre & roulante,
Où long temps i'ay paru ſi belle & ſi brillante,
Ie tombe ſans auoir merité mon malheur.
Mais ne me plaignez point; ie tombe toute entiere,
Et i'apporte auec ma grandeur,
Mon innocence & ma lumiere.

LE Duc d'Alue disgracié allant reduire le Portugal, se plaignoit d'estre enuoyé les chaines aux mains à la conqueste d'vne Couronne. Le faucon pourroit faire vne semblable plainte, quand on le porte à la chasse auecque le chaperon & la longe. Des Capitaines d'aussi grande reputation que le Duc d'Alue, ont encore esté plus mal traittez de la Fortune, & nous en auons veus de disgraciez & de prisonniers, apres des batailles gagnées & des Prouinces reduites. C'est le sens de cette Deuise, où vn faucon attaché, se plaint de ce qu'apres auoir chassé si long temps & auec tant de courage, pour recompense de son courage & de sa chasse, il ne luy reste que le chaperon & la perche.



Il ne me reſte que les liens.

TOVT *auiourd'huy i'ay fait la guerre:*
Soit dans la nuë ou ſur la terre,
Il n'eſt point d'Ennemy que ma main
n'ait détruit;
Et cependant recompenſe funeſte,
Pour tant de peine il ne me reſte,
Que d'iniuſtes liens, & qu'vne obſcure nuit.

LE Soleil attire, & les Cometes attirent auſſi: mais les Cometes n'attirent que pour entretenir leur grandeur & leur éclat; ne rendent rien de ce qu'ils attirent, & ne ſont au Public que de ſplendides obiets d'horreur & de haine. Au cõtraire le Soleil n'attirant que pour les beſoins communs, & rendant fidelement & iuſques à vne goutte tout ce qu'il attire, ne s'agrandit pas d'vn ſeul rayon; conſerue ſon innocence & ſa pureté; & comme il eſt le commun Bienfaiteur des hommes, il reçoit auſſi des benedictions de tous les hommes. On ne peut propoſer aux Adminiſtrateurs des finances, vn modele plus accomply ny plus illuſtre que celuy-là: & on ne peut ſouhaiter vne plus parfaite imitation de ce modele, que l'adminiſtration de M. le Preſident de Bailleul, pour qui cette Deuiſe a eſté faite.

Il amaſſe afin de répandre.

OMMVN *Diſpenſateur de la vie & des biens,*
Pour les beſoins communs & non pas pour les miens,
I'éprains le pur eſprit de la Terre & de l'Onde:
Mais ſans les preſſer ie l'éprains;
Et ſans qu'il en demeure vne goutte en mes mains,
Ie le rends tout entier aux vſages du Monde.

LE regard, les eſprits, & les larmes naiſſent de l'œil, comme trois beaux rayons d'vn bel Aſtre. Leur vertu neanmoins ne paroiſt iamais auecque toute ſa force, que quand vn deüil modeſte & bienſeant les aſſemble; & fait vn mélange pareil, à celuy qui ſe fait de la lumiere, de la couleur, & de la pluye dans vne nuë tranſparente. Mais ce beau deüil n'eſt pas de toute ſorte de perſonnes; il n'eſt que de ces Ames heroïques & lumineuſes qui peuuent eſleuer la triſteſſe, & luy donner de la grace & de l'éclat comme le Soleil en donne à la nuë; Et ie ne ſçay s'il eſt auiourd'huy vne Ame plus heroïque que celle dont parle cette Deuiſe.

Il

Il luit quoy qu'il pleure.

SOvs le creſpe coulant de ce moete nuage,
Eſtendu pour me faire ombrage,
A ruiſſeaux on me voit pleurer:
Mais la grace à l'ennuy ſur mon front eſt meſlée;
Et ma face en deüil & voilée,
Ne laiſſe pas en pleurant d'éclairer.

LEs grands Fleuues ont leurs païs auſſi bien que les montagnes ; mais ils ne s'attachent pas à leurs païs comme les montagnes. Ils vont au loin en faire l'honneur par leurs courſes. Ils ſont aux Peuples des Mediateurs de reputation & deſintereſſez. Ils ſont des lignes de communication aux parties de la Terre les plus eſloignées. D'ailleurs ce ſont des liberaux ſans regret & ſans reſerue, & des bienfaiſans de toutes les heures & pour toute ſorte de perſonnes. Mais ce n'eſt que du leur qu'ils ſont liberaux ; & il n'entre point de rapine en leurs bienfaits. Ce ſymbole qui eſt vne piece des Armes de M. d'Auaux, eſt vne veritable expreſſion de ſes ambaſſades vtiles & glorieuſes à l'Eſtat ; de ſes negociations admirées & benies de tous les Peuples ; & de cette liberalité alliée des Graces & amie des Muſes, auec laquelle il a fait ſi long temps l'honneur de la France par toute l'Europe.

Sa grande courſe a fait ſon grand nom.

ILLVSTRE & *grand dés ma naiſſance,*
De cent païs où ie m'auance,
Ie ſuis l'hoſte commun & le commun lien;
Et ſans rien deuoir qu'à ma ſource,
Riche & magnifique du mien,
Ie ſuis fameux par tout où me porte ma courſe.

LEs Aſtres ne peuuent eſtre particuliers ny ſedentaires, non plus que les Fleuues: & on les peut aiouſter à ces Dieux voyageurs de l'Antiquité, qui eſtoient les communs Bienfaiteurs de tous les hommes. Leurs courſes ne ſont pas ſeulement vtiles, elles ſont reglées & lumineuſes, & toutes leurs démarches ſont concertées, & ſe font par le mouuement d'vne Intelligence. Dauantage, ce ſont les langues viſibles de Dieu, ce ſont les Miniſtres du Roy des Temps & des Enuoyez à tous les Peuples: ce ſont les autheurs & les interpretes de la deſtinée des Empires. Les proprietez de ce Symbole, qui eſt encore des Armes de M. d'Auaux, ſont d'autres couleurs, qui repreſentent la gloire de ſes ambaſſades, l'importance de ſes negociations, l'vtilité & le luſtre de ſon miniſtere, l'éclat & la force de ſon intelligence; & les grandes preparations qu'il a miſes à la tranquillité publique.

Ie ſuis pour plus d'vn Monde.

IAY *porté mes rayons du Midy iuſqu'au Nort;*
De cent Peuples diuers ie gouuerne le Sort;
Ny les mers ny les monts ne bornent ma carriere:
Mon Deſtin m'a fait naiſtre à ce diuin employ;
Et plus d'vn Monde attend de mon Ange & de moy,
Le calme auecque la lumiere.

LA Tourterelle eſt aux Femmes vn excellent modele de fidelité & de conſtance: & c'eſt ſur ce modele que l'Antiquité a fait les Artemiſes, les Panthées, les Porcies, les Paulines, & les autres grandes ébauches, dont les traits demy effacez ſont regardez auec tant d'admiration dans l'Hiſtoire. Mais ce qui ne fut qu'ébauché de ce temps-là, a eſté acheué de nos iours en celle dont parle cette Deuiſe. Ses vertus ſeront les originaux de l'auenir; ſa vie ſera la commune leçon des Heroïnes; & au lieu des Fideles en idée, & des Conſtantes fabuleuſes, on n'alleguera plus que la ſolide fidelité & la veritable conſtance de Felice.

Elle plaint ſa ſolitude.

VNESTE *exemple d'amitié,*
Ie plains de ma chere moitié,
La triſte & déplorable perte:
Auec moy les zephirs la plaignent nuit & iour;
Et dans ma ſolitude, affligée & deſerte,
Ie n'ay ſocieté qu'auecque mon amour.

IL n'eſt point de conſtance plus haute ny plus viſible que celle de la Lune; & il n'en eſt point de moins reconnuë ny de plus calomniée. Les changemens que nous luy voyons ſont de ſa fortune & non pas de ſon eſprit; elle ne perd rien de ſa fermeté en perdant ſon luſtre; & quoy que le mauuais temps luy oſte, il ne la fait iamais deſcendre de ſon rang, il ne la deſtourne iamais de ſa route. Dans ſes plus grandes défaillances, elle conſerue ſon éleuation & ſon aſſiette, elle ne marche ny plus lentement ny plus en deſordre; elle ſuit également ſon intelligence. Cette ſi belle Conſtante eſt la belle image d'vne autre Conſtante qui n'eſt pas moins eſleuée qu'elle; qui ſçait endurer de meilleure grace, & auec plus de dignité; qui a de la lumiere de reſte, pour en donner aux plus mauuais iours; qui ſouffre des éclipſes & des afflictions continuelles, & qui eſt touſiours pleine d'intelligence.

Elle

Elle eſt malade, mais ſouſtenuë d'vne grande Intelligence.

TOVSIOVRS *paſle & deffaite, & touſiours languiſſante,*
Du mal-heur obſtiné qui touſiours me tourmente,
A peine ay-ie vne bonne nuit:
Ie ſuis ferme pourtant, ie retiens ma conſtance;
Et ſuy d'vn pas égal la grande Intelligence,
Qui me ſouſtient & me conduit.

CELA eſt eſtrange, que la Roſe qui eſt ſi belle & ſi innocente ſoit ſi mal traitée. Son eſprit eſt bienfaiſant; ſon teint eſt le propre teint de la pudeur; & il y a peu de maladies que ſa vertu ne gueriſſe. La merueille eſt, que ſa beauté ne s'en va pas auec ſa fraicheur, ny ne s'eſteint auec ſa vie. Elle eſt belle vieille, & belle morte; & ſa pourriture meſme eſt de bonne odeur; ſes cendres ont de l'eſprit & de la grace. Neanmoins cette belle eſt malheureuſe, & cette innocente eſt traitée en criminelle. Tous les vents luy ſont contraires; elle eſt piquée de tous coſtez; ſa fin eſt ordinairement precipitée & violente; & apres auoir veſcu parmy les eſpines, elle meurt dans vn fourneau, où l'ame luy eſt tirée à petit feu & goutte à goutte. Par là elle eſt l'image des Graces ſouffrantes & des Vertus malheureuſes: & d'vne entre autres qui deuoit eſtre la plus reſpectée de la Fortune, & qui en a eſté la plus mal traitée.

Elle eſt belle, mais affligée.

IE ſuis de noble ſang & dans la pourpre née;
D'vn riche cercle d'or ma teſte eſt couronnée,
Et par tout ma vertu laiſſe vne bonne odeur:
Mais, ô l'étrange ſort d'vne belle affligée!
Des vents eſtant battuë & d'épines chargée,
Ma grace ne me ſert qu'à parer mon malheur.

IL y a des Vertueuſes qui n'ont que les ongles & les dents : toute leur deuotion eſt d'égratigner & de mordre. Il y en a qui ſont toutes de feu & d'épines ; elles piquent ou elles bruſlent, & perſonne ne s'en approche qui ne le ſente. Peut-eſtre que ces Vertueuſes ne ſont pas mauuaiſes pour le Deſert, mais elles ne vallent rien pour le Monde. La pudeur ne doit pas eſtre piquante, ny la deuotion incompatible : elles doiuent bien chaſſer le vice, mais elles doiuent le chaſſer de leur ſeul éclat, & par la ſeule montre de leur lumiere. C'eſt la propre gloire du Lys, de chaſſer les ſerpents ſans les piquer : & cette gloire eſt particuliere à vne Perſonne illuſtre repreſentée par cette Deuiſe. Sa pudeur eſt de ces fleurs blanches & innocentes, qui ne piquent point, & qui ne laiſſent pas d'eſtre de bonne odeur : elle a trouué le temperament de la vie deuote & de la vie ciuile : & les Vertus ne ſe voyent iamais chez elle qu'auec les Graces.

Il les chaſſe ſans les piquer.

TOVTE *ma gloire eſt de ma pureté,*
Rien ne ternit l'éclat de ma beauté,
Et de douceur ma grace eſt animée.
L'air ſe parfume à l'odeur que i'épans;
De ma vertu la force eſt deſarmée;
Et ſans piquer ie chaſſe les ſerpents.

LE Soleil eſt beau en tout âge : il eſt beau dés qu'il ſe leue, & beau encore quand il ſe couche. Ses dernieres heures ſont autant de iour, & ont autant de ſpectateurs que les premieres : il n'eſt pas vn autre en ſon éleuation qu'à ſon déclin ; & ſoit au commencement, ſoit à la fin de ſa carriere, il éclaire également, & eſt conduit par la meſme Intelligence. Ce ſymbole eſt la propre image d'vne Perſonne, qui a touſiours la meſme grandeur & le meſme éclat ; qui eſt touſiours également lumineuſe & également intelligente ; qui a fait l'honneur de ſon ſiecle par vne ieuneſſe inſtruite & diſciplinée ; & qui le fera encore long temps par vne maturité bienſeante & de grand exemple.

Son visage & son esprit ne changent point.

MA course approche de sa fin;
Et mes rayons tournez vers leur déclin,
Découurent la nuit qui s'auance.
En mon déclin pourtant iusqu'a l'extremité,
Ie suy la mesme Intelligence,
Et répans la mesme clarté.

LA Couronne que les Astrologues ont descouuerte dans le Ciel, n'est pas si éclatante, ny si fameuse que la Guirlande de Iulie. Les Muses l'ont faite elles-mesmes de fleurs immortelles & de plus grand lustre que les Estoiles. Elles pouuoient neanmoins, ces sçauantes Filles, se dispenser de ce trauail. Comme il y a vne Royauté sans gardes & sans armées; il y a aussi des Diadêmes sans or & sans pierreries: ces Diadêmes ne sont pas de la Fortune, ils sont de la Nature qui est plus ancienne & mieux instruite que la Fortune, & qui fait des Souueraines plus respectées & mieux obeïes que celles de la Fortune. Vne Souueraine, des plus celebres de cét ordre, n'auoit pas besoin de guirlande: & la Nature l'ayant couronnée de tant de lumiere, les fleurs des Muses ne luy pouuoient plus estre que superfluës.

Ma

Ma Couronne eſt née auec moy.

BELLE *Reyne des fruits, belle Reyne des fleurs,*
De mon rang i'ay ſur moy l'enſeigne & les couleurs,
Et nulle Royauté ma Royauté n'égale:
Ie tiens de mon eſprit mille cœurs enchainez;
Et pour faire l'honneur de ma teſte royale,
Et pourpre & diadême auecque moy ſont nez.

IL n'y a rien de ſi beau qui ne vieilliſſe. La ieuneſſe des plus belles fleurs eſt de peu d'heures ; la Lune déchoit tous les mois & le Soleil s'éteint tous les iours: Il n'eſt pas iuſqu'à la Nature, qui ne ſoit ſujette à cette commune malediction ; & vne fois tous les ans elle ſeche & deuient chenuë. Il ſe voit neanmoins vne Fleur priuilegiée, pour qui il n'y a point de vieilleſſe: & ce qui eſt bien eſtrange, l'hyuer qui dépoüille la teſte des montagnes, & qui change la face de la Nature, ne luy ſçauroit changer le teint, ny luy oſter vn poil de la teſte. Cette grace eſt de fort peu de perſonnes : & ſoit qu'elle vienne d'vn Eſprit lumineux & degagé, qui agit auec éclat ſur ſa matiere ; ſoit qu'elle vienne de la propre actiuité de l'Ame, qui ſe plaiſt à conſeruer la beauté du logis qui luy fait l'honneur ; elle leur eſt vn preſage d'immortalité, & vne montre de la ieuneſſe eternelle qui leur eſt promiſe.

Le Printemps eſt eternel pour moy.

EXEMPTE *des Hyuers, exempte des rigueurs,*
Qui font vieillir, qui font mourir les fleurs,
De mes beaux iours ie conſerue la grace:
Et ſans ſubir des ans la rigoureuſe loy,
Iamais de ma fraicheur le luſtre ne ſe paſſe,
Et le Printemps eſt eternel pour moy,

LEs vents qui ſoufflent contre le Soleil, & qui ſemblent le vouloir abattre, ſont des enuieux indiſcrets & turbulents, qu'il s'eſt fait luy meſme par ſa lumiere. Mais quelques nuages qu'ils amaſſent, & quelques tempeſtes qu'ils excitent, le Soleil ne pert rien de ſa hauteur ny de ſa clarté; il marche toujours d'vn pas égal; il ne manque ny à ſa route ny à ſon Intelligence. Et l'Eſprit à qui ce ſymbole eſt appliqué, quelque bruit que l'Enuie & la Médiſance faſſent au deſſous de luy, ſe conſeruera touſiours dans vne égale éleuation, & répandra touſiours également ſa lumiere & ſa renommée.

Ils ne m'oſteront pas vn ſeul rayon.

MA lumiere m'a fait naiſtre ces Enuieux,
Qui de leur ſouffle iniurieux,
Pouſſent contre moy la tempeſte.
Mais ils ont beau tempeſte & nuages pouſſer,
Ils pourroient le Ciel renuerſer,
Auant qu'il me tombaſt vn rayon de la teſte.

VNe nuë ardente de la lumiere & de la chaleur que le Soleil couché luy a laiſſé, repreſente icy l'éleuation & la conſtance d'vne amitié heroïque & victorieuſe de la mort. Il ſe voit aſſez d'exemples de cette amitié dans l'Hiſtoire : mais ce ne ſont la pluſpart que des Portraits faits de phantaiſie, ou des Figures mal correctes & hors de meſure. Noſtre Siecle en laiſſera de plus iuſtes & de plus naturels que ceux-là : & ſans parler de ceux qui ne ſont pas encore ſi publics, cette Vefue ſi illuſtre & ſi ſage, qui fait en France l'honneur de Rome, vaut toutes celles de ſon Païs ; & en vne ſeule Felice, il y auroit dequoy faire pluſieurs Porcies & pluſieurs Paulines. Comme la nuë qui fait le corps de cette Deuiſe, elle eſt eſleuée au deſſus de tout ce qui peſe & qui ſoüille ; elle n'eſt ſouſtenuë que d'vn feu celeſte & de pur eſprit ; & la mort qui eſteint toutes choſes, & qui luy a oſté ce qu'elle aymoit, ne luy a rien oſté de ſon amour.

Il eſt eſteint, & il la bruſle.

Ce haut eſtage eſleuée,
De l'Aſtre dont ie ſuis priuée,
I'accompagne la route & retiens la couleur:
Il n'eſt ombre ny nuit qui m'en puiſſe diſtraire;
Son eſprit nourrit ma chaleur,
Et tout eſteint qu'il eſt, il m'enflame & m'éclaire.

QVoy qu'on die de la Grenade & de la Palme, le Laurier doit eſtre le plus noble & le plus glorieux de tous les arbres. Il ne ſe fait que des couronnes de ſes feüilles, il ne paroiſt que ſur les teſtes des Conquerans & des Poëtes, & n'eſt cultiué que par la Victoire & par les Muſes. Sa mort meſme eſt de bonne odeur; & le bruit qu'il fait quand il bruſle, eſt vne eſpece de reputation qu'il ſe donne. C'eſt le ſuiet & la penſée de cette Deuiſe, qui fut faite pour le feu Comte de la Roche-Guyon. Ce ieune Seigneur eſtoit comme vn beau rameau d'vne belle tige: on ne le deſtinoit qu'aux couronnes & aux triomphes: & il ſembloit que les Muſes ne l'euſſent eſleué que pour la Victoire. Mais le feu de ſon courage l'ayant porté trop auant dans le peril, au dernier Siege de Mardic, il y perit d'vne mort qui fut veritablement heroïque & de grand bruit, mais qui fut auſſi regretée de toute la France, & qui ſera le deüil eternel de la Vertu & des Graces.

Mon bruit eſt de ma mort.

BRANCHE *celebre & recherchée,*
Quoy que d'vn coup fatal à ma ſouche arrachée,
Ie ne puis ny ne dois me plaindre de mon ſort:
Ie reçois de l'éclat du feu qui me conſume;
D'vne fameuſe odeur ma cendre ſe parfume;
Et le bruit me vient de ma mort.

L'IMPRIMEVR AV LECTEVR.

LEs Deuiſes precedentes m'ayant eſté données ſans ordre, ie les ay imprimées ſans ordre; & n'ay pas crû quil fuſt de ma charge, de donner des rangs & des places, & faire le Maiſtre des ceremonies ſans commiſſion.

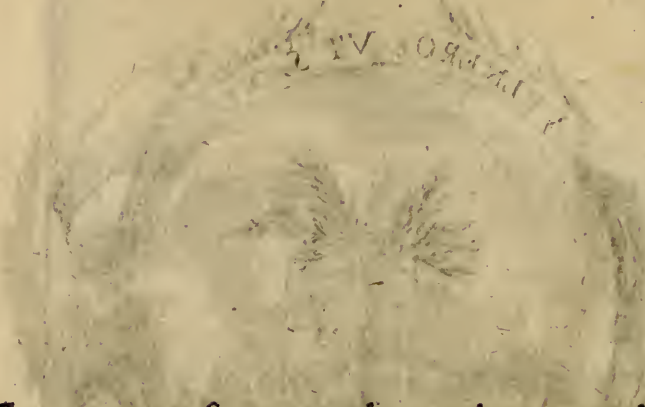
Il languit & ne laiſſe pas de bruſler.

MEs rayons ſont ternis, & ma face noircie;
D'vne ſombre paſleur ma lumiere obſcurcie,
Bien à peine ſe peut de la nuit démeſler:
Ma langueur fait languir le Monde & la Nature;
Et quoy que preſque éteint des peines que i endure,
Ie ne laiſſe pas de bruſler.

LE Pelican feroit icy vn corps noble & de belle montre : & le mot de cette Deuiſe, le pouuoit renouueller tout vieux qu'il eſt, & luy donner autant d'eſprit qu'on luy en ait encore veû. Mais outre qu'il ſent la fable, & qu'il falloit au moins vn nouuel eſprit à vn nouueau corps ; il ne fait point d'expreſſion, que l'Arbre de baume ne puiſſe faire auſſi agreablement que luy, & auec d'auſſi iuſtes conuenances. Cét arbre a la vertu des gueriſons & des miracles : ſon ſang purifie les playes & les ferme : il empeſche la corruption, qui eſt la ſeconde mort des corps, & leur donne vne eſpece d'immortalité iuſques dans leurs ſepultures. L'importance eſt, qu'il le faut bleſſer pour auoir ce ſang ; il luy faut ouurir le corps & les bras ; & par là il eſt le ſymbole de IESVS-CHRIST, qui a eſté bleſſé pour nous guerir, & par ſa mort a vaincu la noſtre.

Ie ſuis bleſſé pour guerir les bleſſez.

IE vie & la ſanté ruiſſellent de mon corps;
Ie ſauue les viuans, ie conſerue les morts;
Et ma vertu s'étend iuſques aux ſepultures.
Par mon ſang tous les maux ſont vaincus & chaſſez;
Et mes ſalutaires bleſſures,
Sont la gueriſon des bleſſez.



LEs eaux ne ſont pas la moins agreable partie d'vn païſage ; non pas les eaux mortes ny les pareſſeuſes, mais celles qui viuent & qui ſe meuuent. Elles plaiſent principalement lors que tombant ſur des rochers, & roulant parmy des cailloux, elles ſe purifient par leur chûte ; & paroiſſent d'autant plus blanches, que leur lit eſt plus rude & qu'elles ſont plus agitées. La vie des hommes, ſelon le mot de l'Eſcriture, eſt pareille à la courſe des eaux ſur la terre. L'impureté, la corruption, la mauuaiſe odeur ſont de la proſperité qui croupit, & qui eſt ſans exercice. Au contraire, l'innocence, la pureté, la reputation, & l'eſtime ſont de la patience, qui eſt touſiours battuë & touſiours preſſée ; qui ne s'auance que pour ſon agitation & par ſes chûtes.

Elle blanchit eſtant battuë.

PAR *tout ie ſuis battuë, & par tout traüerſée;*
Sur vn lit de cailloux en contrainte & preſſée,
I'ay peine à repoſer & peine à me mouuoir.
C'eſt ma gloire pourtant d'eſtre ſi mal traitée;
Moins ie ſuis en repos, plus on aime à me voir;
Et i'ay plus de blancheur, plus ie ſuis agitée.

LA felicité du marbre n'eſt pas dans le repos de la carriere : & il n'eſt pas de ſon bien, qu'il demeure entier; que le fer ne luy oſte rien ; que ſa maſſe & ſa rudeſſe luy ſoient laiſſées. Il faut qu'il ſouffre le marteau & le ciſeau ; il faut qu'on le taille & qu'on le couppe, qu'il reçoiue des bleſſures, & faſſe des pertes, pour auoir de la beauté & de la reputation, pour eſtre eſleué dans vn Palais ou dans vn Temple. L'affliction & la mauuaiſe Fortune ſont à la Vertu, ce que le fer & le Sculpteur ſont au marbre : elle ſe commence & s'acheue, elle ſe taille & ſe polit par la ſouffrance : & ce n'eſt qu'apres de grands coups & de grandes pertes, qu'on luy donne vne baſe & vn tiltre, qu'elle a des ſpectateurs & des couronnes.

Mes pertes m'ont embellie.

INDIGESTE *autrefois & confuſe matiere,*
Quand i'eſtois toute entiere,
Ie n'auois que du poids & de l'obſcurité;
Grace aux ſçauantes mains qui m'ont ſi bien polie,
Mon merite & mon prix ſont de leur dureté;
Et mes pertes m'ont embellie.

LEs richeſſes ſont à l'homme de bien, ce que les feüilles ſont à l'arbre; elles luy font de l'honneur & luy ſont vtiles, parce que la Vertu accommodée attire dauantage les yeux du Peuple, & a plus d'éclat & plus de credit, que la Vertu qui eſt nuë. Mais il ne fait pas de l'acceſſoire l'eſſentiel, ny de ſes feüilles ſes racines. Il n'ignore pas l'inſtabilité de ces pieces de montre & d'vſage; il ſçait qu'elles ne tiennent qu'à vn filet, & qu'elles ſont moins à la Vertu qu'à la Fortune. Auſſi quand le temps ſe change, & que la Fortune contraire ſouffle, il luy rend le ſien ſans reſiſtance & ſans murmure; & ne change ny de cœur ny d'aſſiete ſous le vent qui le dépoüille.

Ie les

Ie les rends volontiers.

ON ne me voit ſous la tempeſte,
Qui dépoüille mes bras, qui dépoüille ma teſte,
Ny le front abbatu, ny le corps eſtonné;
I'ay le cœur grand & fort ſous vne foible écorce:
Et rends au mauuais temps ſans ployer ſous ſa force,
Ce qu'vn meilleur temps m'a donné.

LE Soleil n'eſt pas ſeulement l'œil de la Iuſtice, ſelon le mot du Poëte Grec, il eſt le miroir du Iuſte & le modele du Sage. Il n'y a rien de plus reglé ny de plus égal que luy. Il eſt apres Dieu, le Bienfaiſant le plus general & le moins intereſſé. Perſonne n'eſt excepté de ſes graces; il n'y a pour luy ny païs barbare, ny païs deſert; il change de maiſon tous les mois, & ne ſe change iamais; & on ne luy voit pas vne autre face quand il deſcend que quand il monte. Voila en deux traits le plus grand portrait qui ſe puiſſe faire du Sage. Il doit eſtre le meſme en tous les lieux & en tous les temps: ſa Patrie eſt par tout où il y a des hommes, par tout où il ſe peut faire du bien aux hommes: & parce que ſa grandeur eſt de ſa taille & non pas de ſon éleuation; parce que ſa lumiere luy eſt propre & de ſon fonds, il eſt auſſi grand dans le bas eſtage que dans le haut; & le iour qu'il fait eſt égal en quelque part que la Fortune le mette.

Il eſt le meſme deſſus & deſſous.

IE ſuis le meſme en toutes les ſaiſons;
Ie ne me change point en changeant de
maiſons;
Et conſerue par tout ma force & mon
allure.
Ie monte ſans orgueil, ſans honte ie deſcens;
Et ſuis, quoy qu'il arriue en la baſſe Nature,
Egal en tous les lieux, non moins qu'en tous les temps;

IL ſemble que la reputation que le parfum gagne en ſe bruſlant, eſt vne chere reputation ; & qu'il luy vaudroit mieux eſtre ſans eſtime, que de ſe faire eſtimer par ſa perte. Mais l'eſtime ne ſe gagne que par là. L'éclat ne vient aux pierreries que par où elles ſont diminuées : le fer donne le dernier prix à l'or : la bonne grace du ſoldat eſt de ſes bleſſures : & le feu qui conſume les Poëtes & les Heros, eſt celuy qui répand au loin leur nom, & qui fait leur gloire. Cette Deuiſe peut eſtre encore veuë d'vn autre ſens : & en ce ſens, elle plaint l'inutile & pitoyable reputation de quelques Eſprits, qui ſont les delices des Cabinets & des belles conuerſations, & ſont mal-heureuſement tourmentez, ou d'ambition, ou de ialouſie, ou de quelqu'autre feu caché qui les conſume.

Il eſt loüé & il bruſle.

POVR *faire honneur aux Saints, ie monte iuſqu'aux Cieux,*
Ie répans chez les Roys vn eſprit precieux;
Ie parfume la Cour, & parfume l'Egliſe,
Dois-ie benir ou maudire mon ſort?
Ie bruſle tandis qu'on me priſe;
Et ne me fais loüer que par ma mort.

LA querelle eſt iuſte & l'émulation legitime des deux Amours, qui debattent d'vne branche de palme. La Nature n'a point d'arbre amant que celuy-là : & l'Hiſtoire n'a point d'amant plus ferme ny plus paſſionné, plus deſintereſſé ny plus pur. Les Palmes aiment en tout temps & iuſqu'à la mort : & quoy que les tempeſtes les battent, quoy que les années les faſſent vieillir, ny les tempeſtes ny les années ne les font iamais changer. S'il en meurt vne de vieilleſſe ou d'accident, la delaiſſée meurt de langueur & de triſteſſe, & cette triſteſſe eſt le premier exemple qu'on a veû des afflictions mortelles & des veufuages inconſolables. Dauantage, il ne ſe meſle ny pretention ny intereſt à leur amitié : elles n'en profitent pas d'vne ſeule feüille : & s'aimant d'vne inclination ſi forte & ſi perſeuerante ſans ſe toucher, elles nous apprennent, que le vray amour eſt plus de l'ame que du corps ; & qu'il y doit entrer plus d'eſprit que de matiere.

Elles s'aiment & ne se touchent point.

NOs esprits sont vnis & nos corps separez;
Nos cœurs sont sans effort l'vn de l'autre attirez;
Et sans voix nostre amour s'exprime:
Le poids est noble & doux dont il nous fait pancher,
Et par vne discrete & mutuelle estime,
Nous nous aimons sans nous toucher.

LE Phenix n'a point de ſexe ny de pareil ; il aime hautement & en lieu où il ne peut toucher que des yeux ; il n'y a que de l'intelligence & de la lumiere, en ce qu'il aime ; & s'il ſe bruſle à cette lumiere, c'eſt ſur vn bûcher de canelle, c'eſt d'vn feu innocent qui ne le tourmente point, & qui ne luy fait point de fumée. Nous ſommes auertis par là, d'éleuer nos affections au deſſus du corps & de la maſſe : de ne leur ſouffrir rien de materiel que ce qui peut entrer par les yeux : de ne viſer qu'à ce beau abſtrait & à ce lumineux dégagé, qui éclaire ce qu'il échauffe, & qui purifie ce qu'il attire : de n'admettre aucun feu qui ne ſoit d'enhaut & de bonne odeur : & pour abreger cette Philoſophie en vn mot, d'aimer auſſi purement, que ſi nous eſtions faits comme ces Cherubins qui n'ont que les aiſles & la teſte.

Ie ne m'enflame que de lumiere.

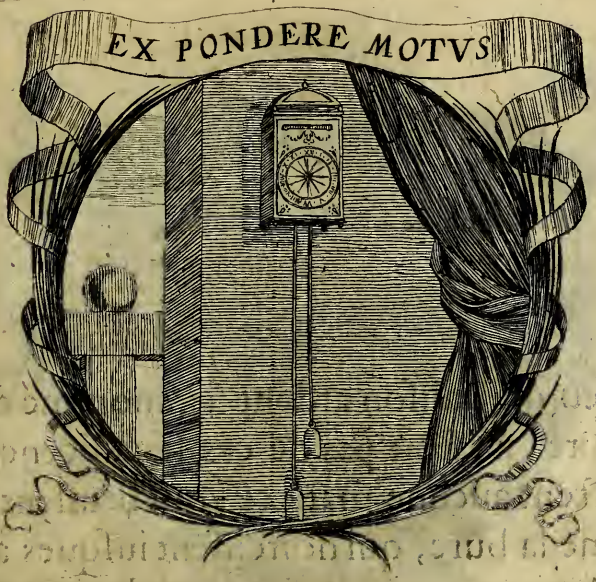
SANS *ſexe comme ſans pareil,*
Ie ne prens feu qu'aux rayons du Soleil,
Et de ma mort ie fais ma vie.
Mon tourment eſt illuſtre, & mon feu parfumé;
Et par vn amour digne & d'honneur & d'enuie,
Ie ſuis chaſte & ſuis enflamé.

IL n'y a point de feu qui ſoit de durée que le feu elementaire ; & ſa durée luy vient de ſa pureté & de ſon éleuation. Il n'y a point d'amitié conſtante que celle qui eſt toute pure ; qui ne s'attache point au corps ; qui ne prend point de nourriture materielle, & qui eſt de la haute partie de l'ame. Celle-là ne s'éteint iamais ; & quelque reuolution qui ſe faſſe dans le bas Monde, ſon action eſt touſiours viue, & ſa flame touſiours égale. Toutes les autres qui ſont de la baſſe region, & qui ſe prennent à la matiere, ne ſont que des feux folets ; vne petite vapeur les allume, vn petit ſouffle les éteint : & la flame ne s'en conſerue pas mieux dans les cedres & dans les palmes, que dans les eſpines & dans la paille.

Il eſt éternel, parce qu'il eſt pur.

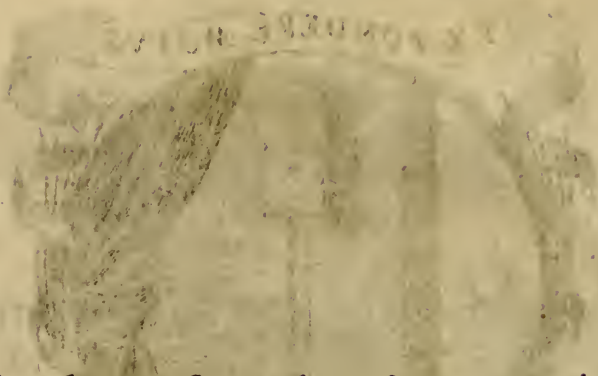
PRoche voiſin du Ciel, allié du Soleil,
Dans l'eſtage où ie ſuis ie n'ay rien de pareil;
Ma flame ſans matiere eſt innocente & pure:
Ie ne crains ny broüillas, ny deluge, ny vent;
Et ſubſiſtant ſans nourriture,
Ie ſubſiſte eternellement.

IL ſe peut bien dire, que l'horologe eſt le directeur des particuliers & du Public, le moderateur des actions & du repos, la meſure du temps & la regle de la vie. Il a vne tranquillité agiſſante & de ſeruice; il ſe meut inſenſiblement & ſans trouble; & par tous ces traits, il eſt comme vn portrait du Sage, qui ne fait rien que de iuſte & de compaſſé, rien qu'auec harmonie, & par meſure. Mais il eſt particulierement le ſymbole de ſes amitiez, qui luy ſont des poids, ſelon le mot de S. Auguſtin; ie ne dis pas des poids qui le chargent; ie dis des poids qui le meuuent & le font agir: mais qui le meuuent reglément & le font agir auec iuſteſſe; qui le tiennent touſiours éueillé & touſiours en l'air; & en font comme vn Planete officieux, qui roule continuellement & ſans bruit pour le ſeruice de ſes amis.



Mon mouuement se fait de mon poids.

INFATIGABLE *iour & nuit,*
Ie marche sans repos, sans erreur & sans bruit,
Quelque saison qu'il fasse, & quoy qu'il se rencontre.
I'agis tousiours & parle rarement;
Ie suis le mesme au cœur, que ie suis à la montre;
Et de mon poids ie fais mon mouuement.



LE feu du Buiſſon ardent ſi renommé dans l'Eſcriture, n'eſtoit pas de ces feux licencieux, qui ne reſpectent aucune matiere; qui bruſlent la pourpre comme la bure; qui noirciſſent iuſques aux thrônes & aux couronnes, & ne pardonnent ny aux Palais ny aux Egliſes. Il eſtoit innocent & retenu; il ne fumoit point & ne faiſoit point de cendre; il honoroit ſa matiere, & donnoit de l'éclat à des épines meſmes & à des feüilles. Le feu de la charité, & le feu des amitiez honneſtes, viennent de meſme ſource & ſont de meſme nature que celuy-là. Ils ſont ardens & modeſtes; ils reſpectent leur matiere & luy font honneur; ils ne laiſſent ny cendre ny fumée qui la noirciſſe; & la flame en eſt illuſtre & de bonne odeur à quelque ſujet qu'elle ſe prenne.

Innocemment.

MA naissance est celeste & ma forme diuine;
D'vne mesme vertu i'échauffe & i'illumine;
Il n'est vent ny broüillas qui me puisse obscurcir;
Et d'vne pure ardeur ma matiere allumée,
Sans s'abattre ny se noircir,
Ne fait ny cendre ny fumée.

BIEN que S. Denys ait dit que l'amour estoit extatique; il est certain neanmoins qu'il en est fort peu d'extatiques. Ils sont presque tous interessez & proprietaires; ils demeurent presque tous dans la conuoitise, qui est attirante & resserrée; & de mille, à peine en trouue-t'on vn seul qui aille iusques à l'amitié qui pousse au dehors & qui fait l'extase. Cette Deuise est l'expression d'vn Amy de cette sorte d'amitié; l'interest luy est vne idole inconnuë: il est aussi aueugle pour la Fortune, que la Fortune le sçauroit estre pour luy: il conte ses gains par ses seruices; & s'il ne peut seruir & se rendre agreable qu'en se perdant, il contera ses gains par ses pertes.

Que ie

Que ie periſſe pourueû que ie plaiſe.

D'VN *noble feu mon ame conſumée,*
Suit de mon corps l'honorable fumée;
Et par vn ſort nouueau ma vie eſt de
mourir.
La chaleur m'eſt amie, elle m'eſt aduerſaire,
Et mon but n'eſtant que de plaire,
Il ne m'importe de perir.

CETTE ceinture de feu qui enuironne le Monde, & qui eſt vne des plus importantes pieces du Monde, n'eſt veuë de perſonne: & ie ne ſçay par quelle fatalité, tous les autres feux qui ſont les plus nobles ſont les moins viſibles. On ne peut viure & voir Dieu, qui eſt la ſource & le terme de tous les beaux feux. On ne voit que la plus materielle partie des Aſtres; & ces Miniſtres de feu qui les gouuernent nous ſont entierement inuiſibles. Il y a dans tous les corps vn eſprit de feu qui ne ſe peut voir des yeux du corps. Plus la Charité eſt parfaite, & plus elle fuit l'oſtentation & le Public. Les plus grands courages ſont les plus retenus; & les Amitiez les plus hautes & les plus heroïques, ſont les plus modeſtes, les plus couuertes & les plus ennemies de l'éclat & de la montre.

Il n'eſt veû de perſonne.

ESLOIGNE' *de la terre, eſloigné des matieres,*
Qui pourroient eſtouffer ou noircir mes lumieres,
Ie me nourris d'eſprits nobles & glorieux:
Le Ciel qui m'entretient luy meſme me courronne;
Et pour n'auoir point d'enuieux,
Ie ne me découure à perſonne.

IL y a vn mot de l'Euangile, qui nous ordonne de faire de bons exemples de nos bonnes œuures : & il y en a vn autre, qui nous en deffend la montre, pour nous en asseurer la recompence. La Charité qui est discrete, se partage entre ces deux commandemens: elle donne à l'exemple ce qu'elle luy doit ; mais elle oste tout ce qu'elle peut à l'ostentation : & parce qu'elle sçait, qu'vn feu découuert ne peut estre de durée, elle ne souffre aux siens, qu'autant d'ouuerture qu'il leur en faut pour seruir, ou de leur chaleur, ou de leur lumiere. Il en est de mesme de la haute Amitié, qui est ou la subalterne, ou l'alliée de la Charité : elle ne se répand point en vaines fumées, ny en bruits inutiles: elle n'affecte point l'éclat, ny ne cherche les spectateurs : elle se contente de la plenitude de son cœur ; & ce qui en sort pour donner chaleur à son action, est vne décharge necessaire, & non pas vne effusion de montre.

Plus dedans qũe dehors.

LA Nature à mes feux n'a rien fait de pareil;
Ceux qui ſont allumez dans le corps du Soleil,
Ont la chaleur moins viue, & la flame moins belle.
Ils ſurmontent la pluye, ils reſiſtent aux vents;
Et ce que i'en fais voir n'eſt rien qu'vne étincelle,
De ce que i'en cache au dedans.

LE Lierre ne quitte iamais vn arbre à qui il s'eſt vne fois attaché : il l'embraſſe vieil & dépoüillé, comme il l'a embraſſé ieune & verdoyant : il n'y a point de vent ny de greſle, il n'y a point de tempeſte ny de foudre, qui l'en puiſſe ſeparer : & encor apres que la mort l'a abbatu & qu'il eſt pourry, il luy eſt auſſi vny que s'il eſtoit debout & en vie. Le ſymbole eſt noble & bien marqué, pour nous enſeigner que l'amitié n'eſt pas ſeulement vne ſocieté pour le Printemps, & pour les beaux iours : qu'elle doit eſtre de toutes les ſaiſons & de tous les âges : que ſes liens doiuent eſtre plus forts que le fer que l'on donne au Temps, & que celuy-là meſme que l'on donne à la Fortune : & qu'il faut eſtimer iuſqu'à l'écorce & à la cendre d'vne perſonne qu'on a aimée ; qu'il faut garder fidelité à ſon ombre meſme & à ſa memoire.

Il n'eſt point vieux pour moy.

LIé des bras, lié du cœur,
Au cher appuy de mon bonheur,
Ie dépite la mort, & braue la tempeſte:
Le temps qui détruit tout luy garantit ma foy;
Et quoy que la vieilleſſe ait dépoüillé ſa teſte,
Il eſt encor ieune pour moy.

IL n'y a point de religion qui oſte la chaleur au feu : le ſacré eſt auſſi ardant que le prophane : & des papillons ſe bruſlent auſſi bien à vn cierge beny qu'à vn autre. Cela veut dire, qu'il n'eſt pas ſeur de ſe trop fier à la vertu d'autruy : qu'il n'en eſt point de ſi conſacrée ny de ſi modeſte, aupres de laquelle on ne doiue eſtre ſur ſes gardes : que la deuotion a ſes pieges & ſes attraits auſſi bien que la licence : qu'elle peut eſtre ſcandaleuſe ſans eſtre coupable : & qu'il n'y a que les roſes ſans eſpines, & que les Vierges ſans corps, qui ne ſont point dangereuſes.

Quoy

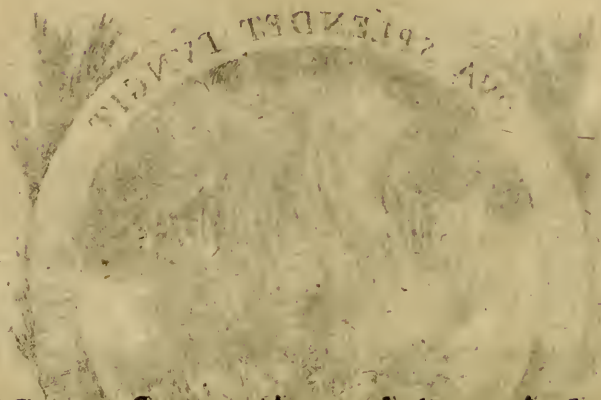
Quoy que ſacré il ne laiſſe pas de bruſler.

MOn corps eſt pur & plus pure eſt mon
ame;
La Pieté me nourrit d'vne flame,
Qui me conſume & les iours & les nuits;
Mais que ſert-il de feindre?
Ie ſuis encor à craindre,
Et pourrois vous bruſler tout ſacré que ie ſuis.

IL n'y a rien de pur en ce Monde: il n'y a rien qui plaiſe innocemment, & qui attire de bonne foy: & il eſt des choſes les plus regardées & les plus couruës, comme de ce buiſſon ardent; elles piquent par où elles éclattent. Le plus beau des Aſtres eſt le plus malfaiſant; le plus noble & le plus illuſtre des Elemens eſt le plus ruineux; la plus agreable de toutes les fleurs eſt la plus piquante. D'ailleurs le feu de la pourpre a ſes eſpines; les diamans des Couronnes ont leurs pointes; les meres du miel ont leur aiguillon; la bonne Fortune a ſa roue, & le haut de cette roue a ſes cloux auſſi bien que le bas; & de tous les rayons qui ſe ſont répandus de la face de Dieu ſur la matiere, celuy qui iette le plus d'éclat eſt le plus dangereux & le plus à craindre.

Il pique par où il brille.

PAR *la lumineuſe couronne,*
Qui m'éclaire & qui m'enuironne,
Des cœurs comme des yeux ie ſuis l'eſtonnement:
Mais que perſonne ne s'en flatte;
Ma lumiere n'eſt qu'vn tourment,
Et ie pique autant que i'éclate.



ON a touſiours crû, que la beauté eſtoit vne ſouueraineté de droit naturel; vne royauté qui n'eſt ny electiue ny de ſucceſſion; vn empire ſans prouince & ſans armées. Il eſt plus croyable, que c'eſt vne Tyrannie qui eſt authoriſée de la Nature, qui eſt agreable & violente, qui eſt le tourment & le plaiſir de ceux qui la ſouffrent. Elle fait des priſonniers ſans priſon, & des eſclaues ſans chaiſnes : elle donne la torture à l'eſprit ſans toucher au corps : & en cela particulierement elle reſſemble au Baſilic, qu'eſtant née comme luy la couronne ſur la teſte, comme luy elle eſt fatale à ceux qui la voyent ; comme luy elle tuë ſans bleſſer, & eſt homicide autant de fois qu'elle regarde.

Il tuë ſans bleſſer.

AVEC *moy ma puiſſance eſt née;*
I'ay d'vn cercle fatal la teſte couronnée;
Et porte dans les yeux droit de vie & de mort.
Sans cordes & ſans fers ie donne la torture;
Et par vn inſenſible & dangereux effort,
Ie puis tuer ſans faire de bleſſure.

IL n'y a point de bon mot à dire, qui n'ait eſté dit de la Roſe. Saphon l'a declarée Reyne des fleurs; & a dit qu'elle eſtoit l'œil du Printemps & la pourpre de la Terre. Vn autre euſt pû dire qu'elle eſt vn eſcarboucle viuant, vne eſtoile vegetable, vn feu parfumé. Elle peut eſtre tout cela en vers; en deuiſe, elle eſt l'image de ce bien fragile & dangereux, qui eſt tout compoſé de feux & de traits, qui bruſle & qui bleſſe par la veuë, qui eſt ſouuent le peril & le deshonneur du ſujet qui le poſſede, & quaſi toujours le tourment de ceux qui s'en approchent.

Elle eſt toute flame & toute fleſches.

RIVALE *des Aſtres des Cieux,*
I'attire les cœurs & les yeux;
Et le nombre eſt petit de ceux qui s'en deffendent.
Mais que ce petit nombre euite de regrets!
Pour le tourment des laſches qui ſe rendent,
Ie ſuis toute de flame, & ſuis toute de traits.

LEs Vieillars ſollicitateurs de Suſanne iuſtifient la verité de cette Deuiſe, où vne montagne ardente & couuerte de neige, enſeigne que le feu eſt à craindre aux teſtes blanches, comme aux teſtes vertes : qu'il ſe prent auſſi bien à la pourriture qu'à la fleur : que s'il y a vne enfance de cent ans, comme parle l'Eſcriture, il peut bien y auoir vne ieuneſſe de meſme âge : qu'il peut y auoir vne verdeur apres la ſaiſon, comme il y a vne maturité auancée : & que la ſageſſe & la vertu ſont de la grace de Dieu, & de la force de l'eſprit, & non pas de la foibleſſe du corps ny de la ruine des années.

Il

Il n'épargne point les teſtes blanches.

IE ne reſpecte point les ans;
Les tiltres que donne le Temps,
Me ſont qualitez inconnuës:
Ie ne diſtingue point ſes neiges de ſes fleurs;
Et mes plus grands bûchers, mes plus fortes ardeurs
Se font ſous des teſtes chenuës.

CE ſymbole eſt inſtructif de quelque coſté qu'on le prenne. S'il eſt pris pour ce Buiſſon myſterieux, ſur lequel Dieu deſcendit, auec vn feu innocent & ſans fumée ; il enſeigne que la Charité eſt du deſert: qu'elle s'ayme ſur les montagnes & dans les lieux eſloignez de la bouë & du tumulte : & qu'on la voit plus ordinairement dans les ronces, que parmy les fleurs. Il enſeigne encor en ce ſens, qu'vn Dieu ſouffrant eſt la propre matiere du ſaint amour ; & qu'il n'y a rien à quoy ſon feu ſe prenne pluſtoſt, qu'à la la croix, aux cloux & aux épines du Caluaire. Au contraire, ſi ce feu eſt pris pour vn feu materiel & de la baſſe region, il enſeigne, que la ſolitude que Dieu ne garde point eſt mal aſſeurée : que le feu ſe prent aux épines meſmes qui ne ſont pas arroſées de la grace : & que l'incontinence eſt quelquefois la punition de l'auſterité orgueilleuſe.

Il bruſle parmy les épines.

AVSTERE *en mon habit, auſtere en mon ſejour,*
Ie vis loin des Citez, & plus loin de la Cour,
Heriſſé iuſques aux racines:
Mais tout cela me ſert de peu,
Ny le deſert ny les épines,
N'ont pû me garantir du feu.

IL n'y a rien de ſi froid qui ne s'échauffe; rien de ſi dur ny de ſi fort d'où il ne ſorte du feu. Il en ſort du fer & de l'acier; il en ſort du marbre & des cailloux; il en ſort meſme des oſſemens des Lyons morts. Par là nous ſommes auertis, qu'il n'y a point de ſuejt où la Nature ne prenne feu, ſi la Grace ne l'en preſerue : qu'il n'y a point de temperament inuincible, ſi cette eau diuine n'y eſt meſlée : & que la dureté la plus auſtere & la plus ſauuage n'en eſt pas exempte, s'il n'y tombe quelque goutte du Ciel qui l'amoliſſe.

Il ſe trouue meſme dans les durs.

LE Monde eſt plein de feu de l'vn à l'autre bout;
Par tout il ſe répand, il penetre par tout;
Il eſt l'ame des corps, il eſt l'eſprit des ames:
Il ſe prend ſous les monts, il ſe prend ſur les flots;
Iuſqu'au cœur des rochers il s'allume des flames;
Et les plus fiers Lyons en portent dans leurs os.

LA Nature armée de dogmes, & fortifiée par la Philoſophie, n'eſt pas plus heureuſe contre les paſſions, que la Nature toute nuë & abandonnée. Au contraire, plus la Philoſophie l'endurcit & la reſſerre en ſoy-meſme, & plus elle la diſpoſe à l'action du feu, qui eſt plus violent contre les ſujets qui ſe preſſent deuant luy, que contre ceux qui ſe retirent. Il faut donc apprendre de cette Deuiſe, & du mot du Sage, que la moderation & la continence, ſont de la grace de Dieu, & non pas de la fermeté du cœur, ny de la force de la raiſon: & cette grace, ſelon S. Auguſtin, n'eſt pas pour les rochers des montagnes qui luy reſiſtent; elle eſt pour la terre des vallons qu'elle penetre.

Plus il eſt dur, & plus il eſt ardent.

DE QVOY me ſert ma longue reſiſtance,
Si dans mon ſein ie porte la ſemence,
De cét eſprit ardent dont ie ſuis allumé?
Et force & dureté contre luy me ſont vaines;
Plus ie ſuis dur, plus i'endurcis mes veines,
Et plus enfin ie m'en trouue enflamé.

LEs aisles ont esté données aux abeilles, parce qu'elles ont à viure dans le miel, qui leur est comme vne glu naturelle, & vn piege domestique. Il semble qu'elles seroient bien plus necessaires à l'homme, pour qui toutes les creatures sont gluantes, & pour qui il y a par tout des pieges & des filets. Mais que feroit-il de ces aisles, puis qu'il peut estre pris de loin & où il n'est pas; puis qu'il ne faut qu'vn ton de voix ou vn regard, puis qu'il ne faut qu'vn ouy dire pour le prendre? Il ne se peut garantir qu'en s'attachant à la Croix; qu'en se iettant dans le cœur de celuy que l'amour a attaché à la Croix. Ces liens le sauueront de toute sorte de filets; & sa liberté luy sera gardée, tant qu'il gardera cette prison.

Sa priſon l'aſſeure.

Elvy qui le premier m'oſta la liberté,
Me mit en ſeureté:
De ſa grace ie ſuis hors de priſe & de crainte.
Pieges, appas, filets, ſont pour moy ſuperflus;
Pour moy la fraude eſt vaine, inutile eſt la feinte,
Vn priſonnier ne ſe prent plus.

IL y a des prisons sans murailles & sans portes ; il y a des tenebres de midy ; il y a des chaisnes où il n'entre ny fer ny acier, & qui sont plus dures que le fer, & plus fortes que l'acier. De ces prisons, de ces tenebres, & de ces chaisnes, il se fait des esclaues qui se croyent leurs maistres, parce qu'ils sont laissez sur leur foy ; & cependant ils ne sont que leurs geoliers & leurs gardes. Ie mets en ce rang, tous ceux qui ont le cœur attaché, qui ont la raison obscurcie & liée, qui ont perdu la liberté de l'esprit. Ces gens-là ne sont pas moins prisonniers, quoy que leurs prisons marchent auec eux. Ce sont des forçats qui donnent mouuement à leur galere : ce sont des Demons qui sont accompagnez de leur enfer : ce sont des faucons échapez auec le chaperon & la longe ; en quelque part qu'ils aillent, ils portent leur nuit & leur chaisne.

Ma nuit & mes liens me ſuiuent.

MA liberté n'eſt plus en mon pouuoir;
En vain ie fuis afin de la r'auoir;
De ma priſon la cloſture eſt trop forte:
En quelque lieu que i'aille elle me ſuit;
Et ie porte par tout où mon aiſle me porte,
Priſonnier égaré mes liens & ma nuit.

IL n'y a point de chaſſe plus dangereuſe que celle des cœurs : elle ne ſe termine guere que par la priſe du chaſſeur ; & c'eſt principalement de ceux-là qu'il eſt écrit, que leurs mains ſont des pieges pour leurs pieds. Outre qu'on ne pourſuit que ce qu'on eſtime ; & que l'eſtime eſt vn commencement d'attache : c'eſt vne eſtrange proye que le cœur humain ; il ne ſuit que le cœur, & ne ſe donne qu'au cœur ; & quelque appas qu'on luy preſente, s'il n'y a du cœur, il eſt impoſſible de le prendre. Cela regarde la vanité de certaines perſonnes, qui ſe plaiſent à faire des captifs, & qui ont tous les iours quelque piege à tendre. Elles ne lient qu'autant qu'elles ſont liées : & leur chaſſe eſt ordinairement la chaſſe de la choüette, qui ne prent qu'apres qu'elle eſt priſe.

Elle ne prent point si elle n'eſt priſe.

CHASSEVSE *attachée & captiue,*
Pour faire des captifs, moy meſme ie me priue
Du plaiſir innocent qui ſuit la liberté:
C'eſt la loy de ce jeu, pour vaincre il ſe faut rendre;
Pour arreſter il faut eſtre arreſté;
Et qui n'eſt point pris ne peut prendre.

IL y a vn éclat funeſte, qui attire tous les yeux, & qui fait mal à tous les yeux qu'il attire. Cét éclat eſt celuy des Riches que l'iniuſtice & la Fortune ont faits à la haſte. En vn moment ils s'éleuent de la terre où ils ſont nez : ils montent à la plus haute region du grand Monde : ils donnent de la jalouſie aux Aſtres par leur bruit, & les effacent de leur luſtre: ils font des ſpectacles publics de leur pompe particuliere, & de leur magnificence priuée; & cette pompe eſt le ſang & la ſubſtance de leur Patrie mourante; cette magnificence eſt des entrailles & de l'eſprit de leur malheureuſe Mere qu'ils ont déchirée.

FIN.

Ils luiſent de la mort de leur Mere.

ILLVSTRE Mere & renommée,
D'vn feu glorieux animée,
I'éleue mes Enfans à la iuſte grandeur:
Et mes Enfans d'vn eſprit de vipere,
Pour luire d'vne courte & fatale ſplendeur,
Déchirent le ſein de leur Mere.

FIN.

52 figures.

54 figures

4 figures de Stefano Della Bella — 10 fr

non signées.

WILLIAM BALLOCH
Rose Bridge Road
Pawling, New York 12564